

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — PHOCAS, CRISPE.

PHOCAS.

Crispe, il n'est que trop vrai, la plus belle couronne
 N'a que de faux brillants dont l'éclat l'environne ;
 Et celui dont le ciel pour un sceptre fait choix,
 Jusqu'à ce qu'il le porte en ignore le poids.
 Mille et mille douceurs y semblent attachées,
 Qui ne sont qu'un amas d'amertumes cachées ;
 Qui croit les posséder les sent s'évanouir ;
 Et la peur de les perdre empêche d'en jouir :
 Surtout, qui, comme moi, d'une obscure naissance,
 Monte par la révolte à la toute-puissance,
 Qui de simple soldat à l'empire élevé,
 Ne l'a que par le crime acquis et conservé,
 Autant que sa fureur s'est immolé de têtes,
 Autant dessus la sienne il croit voir de tempêtes ;
 Et, comme il n'a semé qu'épouvante et qu'horreur,
 Il n'en recueille enfin que trouble et que terreur.
 J'en ai semé beaucoup ; et depuis quatre lustres
 Mon trône n'est fondé que sur des morts illustres ;
 Et j'ai mis au tombeau, pour régner sans effroi,
 Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi.
 Mais le sang répandu de l'empereur Maurice,
 Ses cinq fils à ses yeux envoyés au supplice,
 En vain en ont été les premiers fondements,
 Si pour m'ôter ce trône ils servent d'instruments.
 On en fait revivre un au bout de vingt années :
 Byzance ouvre, dis-tu, l'oreille à ces menées ;
 Et le peuple, amoureux de tout ce qui me nuit,
 D'une croyance avide embrasse ce faux bruit,
 Impatient déjà de se laisser séduire
 Au premier imposteur armé pour me détruire,
 Qui, s'osant revêtir de ce fantôme aimé,

Voudra servir d'idole à son zèle charmé.
 Mais sais-tu sous quel nom ce fâcheux bruit s'excite ?

CRISPE.

Il nomme Héraclius celui qu'il ressuscite.

PHOCAS.

Quiconque en est l'auteur devait mieux l'inventer.
 Le nom d'Héraclius doit peut m'épouvanter ;
 Sa mort est trop certaine, et fut trop remarquable,
 Pour craindre un grand effet d'une si vaine fable.
 Il n'avait que six mois ; et, lui perçant le flanc,
 On en fit dégoutter plus de lait que de sang ;
 Et ce prodige affreux, dont je tremblai dans l'âme,
 Fut aussitôt suivi de la mort de ma femme.
 Il me souvient encor qu'il fut deux jours caché,
 Et que sans Léontine on l'eût longtemps cherché :
 Il fut livré par elle, à qui, pour récompense,
 Je donnai de mon fils à gouverner l'enfance,
 Du jeune Martian, qui d'âge presque égal,
 Était resté sans mère en ce moment fatal.
 Juge par là combien ce conte est ridicule.

CRISPE.

Tout ridicule il plaît ; et le peuple est crédule :
 Mais avant qu'à ce conte il se laisse emporter,
 Il vous est trop aisé de le faire avorter.
 Quand vous fîtes périr Maurice et sa famille,
 Il vous en plut, seigneur, réserver une fille,
 Et résoudre dès lors qu'elle aurait pour époux
 Ce prince destiné pour régner après vous.
 Le peuple en sa personne aime encore et révère
 Et son père Maurice et son aïeul Tibère,
 Et vous verra sans trouble en occuper le rang
 S'il voit tomber leur sceptre au reste de leur sang.
 Non, il ne courra plus après l'ombre du frère,
 S'il voit monter la sœur dans le trône du père.
 Mais pressez cet hymen : le prince aux champs de Mars,
 Chaque jour, chaque instant, s'offre à mille hasards,
 Et n'eût été Léonce, en la dernière guerre,
 Ce dessein avec lui serait tombé par terre,
 Puisque, sans la valeur de ce jeune guerrier,
 Martian demeurerait ou mort ou prisonnier.
 Avant que d'y périr, s'il faut qu'il y périsse,

Qu'il vous laisse un neveu qui le soit de Maurice,
Et qui, réunissant l'une et l'autre maison,
Tire chez vous l'amour qu'on garde pour son nom.

PHOCAS.

Hélas! de quoi me sert ce dessein salutaire,
Si pour en voir l'effet tout me devient contraire?
Pulchérie et mon fils ne se montrent d'accord
Qu'à fuir cet hyménée à l'égal de la mort;
Et les aversions entre eux deux mutuelles
Les font d'intelligence à se montrer rebelles.
La princesse surtout fremit à mon aspect;
Et, quoiqu'elle étudie un peu de faux respect,
Le souvenir des siens, l'orgueil de sa naissance,
L'emporte à tous moments à braver ma puissance.
Sa mère, que longtemps je voulus épargner,
Et qu'en vain par douceur j'espérai de gagner,
L'a de la sorte instruite; et ce que je vois suivre
Me punit bien du trop que je la laissai vivre.

CRISPE.

Il faut agir de force avec de tels esprits,
Seigneur, et qui les flatte endureit leurs mépris.
La violence est juste où la douceur est vaine.

PHOCAS.

C'est par là qu'aujourd'hui je veux dompter sa haine.
Je l'ai mandée exprès, non plus pour la flatter,
Mais pour prendre mon ordre et pour l'exécuter.

CRISPE.

Elle entre.

SCÈNE II. — PHOCAS, PULCHÉRIE, CRISPE.

PHOCAS.

Enfin, madame, il est temps de vous rendre.
Le besoin de l'État défend de plus attendre;
Il lui faut des Césars, et je me suis promis
D'en voir naître bientôt de vous et de mon fils.
Ce n'est pas exiger grande reconnaissance
Des soins que mes bontés ont pris de votre enfance,
De vouloir qu'aujourd'hui, pour prix de mes bienfaits,
Vous daigniez accepter les dons que je vous fais.
Ils ne font point de honte au rang le plus sublime;

Ma couronne et mon fils valent bien quelque estime :
Je vous les offre encore après tant de refus;
Mais apprenez aussi que je n'en souffre plus,
Que de force ou de gré je veux me satisfaire,
Qu'il me faut craindre en maître, ou me chérir en père,
Et que, si votre orgueil s'obstine à me haïr,
Qui ne peut être aimé se peut faire obéir.

PULCHÉRIE.

J'ai rendu jusqu'ici cette reconnaissance
A ces soins tant vantés d'élever mon enfance,
Que, tant qu'on m'a laissée en quelque liberté,
J'ai voulu me défendre avec civilité;
Mais, puisqu'on use enfin d'un pouvoir tyrannique,
Je vois bien qu'à mon tour il faut que je m'explique,
Que je me montre entière à l'injuste fureur,
Et parle à mon tyran en fille d'empereur.
Il fallait me cacher avec quelque artifice
Que j'étais Pulchérie, et fille de Maurice,
Si tu faisais dessein de m'éblouir les yeux
Jusqu'à prendre tes dons pour des dons précieux.
Vois quels sont ces présents dont le refus t'étonne :
Tu me donnes, dis-tu, ton fils et ta couronne;
Mais, que me donnes-tu, puisque l'une est à moi,
Et l'autre en est indigne, étant sorti de toi?
Ta libéralité me fait peine à comprendre :
Tu parles de donner quand tu ne fais que rendre;
Et puisque avecque moi tu veux le couronner,
Tu ne me rends mon bien que pour te le donner.
Tu veux que cet hymen que tu m'oses prescrire,
Porte dans ta maison les titres de l'empire,
Et de cruel tyran, d'infâme ravisseur,
Te fasse vrai monarque et juste possesseur.
Ne reproche donc plus à mon âme indignée
Qu'en perdant tous les miens tu m'as seule épargnée :
Cette feinte douceur, cette ombre d'amitié,
Vint de ta politique, et non de ta pitié.
Ton intérêt dès lors fit seul cette réserve :
Tu m'as laissé la vie afin qu'elle te serve;
Et mal sûr dans un trône où tu crains l'avenir,
Tu ne m'y veux placer que pour t'y maintenir :
Tu ne m'y fais monter que de peur d'en descendre :

Mais connais Pulchérie, et cesse de prétendre.
 Je sais qu'il m'appartient, ce trône où tu te sieds,
 Que c'est à moi d'y voir tout le monde à mes pieds :
 Mais comme il est encor teint du sang de mon père,
 S'il n'est lavé du tien, il ne saurait me plaire ;
 Et ta mort, que mes vœux s'efforcent de hâter,
 Est l'unique degré par où j'y veux monter :
 Voilà quelle je suis et quelle je veux être.
 Qu'un autre t'aime en père, ou te redoute en maître,
 Le cœur de Pulchérie est trop haut et trop franc
 Pour craindre ou pour flatter le bourreau de son sang.

PHOCAS.

J'ai forcé ma colère à te prêter silence,
 Pour voir à quel excès irait ton insolence :
 J'ai vu ce qui t'abuse et me fait mépriser,
 Et t'aime encore assez pour te désabuser.
 N'estime plus mon sceptre usurpé sur ton père,
 Ni que pour l'appuyer ta main soit nécessaire.
 Depuis vingt ans je règne, et je règne sans toi ;
 Et j'en eus tout le droit du choix qu'on fit de moi.
 Le trône où je me sieds n'est pas un bien de race :
 L'armée a ses raisons pour remplir cette place ;
 Son choix en est le titre ; et tel est notre sort,
 Qu'une autre élection nous condamne à la mort.
 Celle qu'on fit de moi fut l'arrêt de Maurice ;
 J'en vis avec regret le triste sacrifice :
 Au repos de l'État il fallut l'accorder ;
 Mon cœur, qui résistait, fut contraint de céder ;
 Mais, pour remettre un jour l'empire en sa famille,
 Je fis ce que je pus, je conservai sa fille,
 Et, sans avoir besoin de titres ni d'appui,
 Je te fais part d'un bien qui n'était plus à lui.

PULCHÉRIE.

Un chétif centenier des troupes de Mysie,
 Qu'un gros de mutinés élut par fantaisie,
 Oser arrogamment se vanter à mes yeux
 D'être juste seigneur du bien de mes aïeux !
 Lui qui n'a pour l'empire autre droit que ses crimes,
 Lui qui de tous les miens fit autant de victimes,
 Croire s'être lavé d'un si noir attentat
 En imputant leur perte au salut de l'État !

Il fait plus, il me croit digne de cette excuse !
 Souffre, souffre à ton tour que je te désabuse :
 Apprends que, si jadis quelques séditions
 Usurpèrent le droit de ces élections,
 L'empire était chez nous un bien héréditaire ;
 Maurice ne l'obtint qu'en gendre de Tibère ;
 Et l'on voit depuis lui remonter mon destin
 Jusqu'au grand Théodose et jusqu'à Constantin.
 Et je pourrais avoir l'âme assez abattue...

PHOCAS.

Eh bien ! si tu le veux, je te le restitue,
 Cet empire, et consens encor que ta fierté
 Impute à mes remords l'effet de ma bonté.
 Dis que je te le rends et te fais des caresses
 Pour apaiser des tiens les ombres vengeresses,
 Et tout ce qui pourra sous quelque autre couleur
 Autoriser ta haine et flatter ta douleur ;
 Pour un dernier effort je veux souffrir la rage
 Qu'allume dans ton cœur cette sanglante image.
 Mais que t'a fait mon fils ? Était-il, au berceau,
 Des tiens que je perdis le juge ou le bourreau ?
 Tant de vertus qu'en lui le monde entier admire
 Ne l'ont-elles pas fait trop dignes de l'empire ?
 En ai-je eu quelque espoir qu'il n'ait assez rempli ?
 Et voit-on sous le ciel prince plus accompli ?
 Un cœur comme le tien, si grand, si magnanime...

PULCHÉRIE.

Va, je ne confonds point ses vertus et ton crime :
 Comme ma haine est juste et ne m'aveugle pas,
 J'en vois assez en lui pour les plus grands États ;
 J'admire chaque jour les preuves qu'il en donne ;
 J'honore sa valeur, j'estime sa personne,
 Et penche d'autant plus à lui vouloir du bien,
 Que, s'en voyant indigne, il ne demande rien ;
 Que ses longues froideurs témoignent qu'il s'irrite
 De ce qu'on veut de moi par delà son mérite,
 Et que de tes projets son cœur triste et confus
 Pour m'en faire justice approuve mes refus.
 Ce fils si vertueux d'un père si coupable,
 S'il ne devait régner, me pourrait être aimable ;
 Et cette grandeur même où tu veux le porter

Est l'unique motif qui m'y fait résister.
Après l'assassinat de ma famille entière,
Quand tu ne m'as laissé père, mère ni frère,
Que j'en fasse ton fils légitime héritier !
Que j'assure par là leur trône au meurtrier !
Non, non ; si tu me crois le cœur si magnanime
Qu'il ose séparer ses vertus de ton crime,
Sépare tes présents, et ne m'offre aujourd'hui
Que ton fils sans le sceptre, ou le sceptre sans lui.
Avisé ; et, si tu crains qu'il te fût trop infâme
De remettre l'empire en la main d'une femme,
Tu peux dès aujourd'hui le voir mieux occupé.
Le ciel me rend un frère à ta rage échappé ;
On dit qu'Héraclius est tout prêt de paraître :
Tyran, descends du trône, et fais place à ton maître.

PHOCAS.

A ce compte, arrogante, un fantôme nouveau,
Qu'un murmure confus fait sortir du tombeau,
Te donne cette audace et cette confiance !
Ce bruit s'est fait déjà digne de ta croyance !
Mais...

PULCHÉRIE.

Je sais qu'il est faux ; pour t'assurer ce rang
Ta rage eut trop de soin de verser tout mon sang ;
Mais la soif de ta perte en cette conjoncture
Me fait aimer l'auteur d'une belle imposture.
Au seul nom de Maurice il te fera trembler :
Puisqu'il se dit son fils, il veut lui ressembler ;
Et cette ressemblance où son courage aspire
Mérite mieux que toi de gouverner l'empire.
J'irai par mon suffrage affermir cette erreur,
L'avouer pour mon frère et pour mon empereur,
Et dedans son parti jeter tout l'avantage
Du peuple convaincu par mon premier hommage.
Toi, si quelque remords te donne un juste effroi,
Sors du trône, et te laisse abuser comme moi ;
Prends cette occasion de te faire justice.

PHOCAS.

Oui, je me la ferai bientôt par ton supplice :
Ma bonté ne peut plus arrêter mon devoir ;
Ma patience a fait par delà son pouvoir.

Qui se laisse outrager mérite qu'on l'outrage ;
Et l'audace impunie enfle trop un courage.
Tonne, menace, brave, espère en de faux bruits,
Fortifie, affermis ceux qu'ils auront séduits.
Dans ton âme à ton gré change ma destinée ;
Mais choisis pour demain la mort ou l'hyménée.

PULCHÉRIE.

Il n'est pas pour ce choix besoin d'un grand effort
A qui hait l'hyménée et ne craint point la mort.

En ces deux scènes, Héraclius passe pour Martian, et Martian pour
Léonce. Héraclius se connaît, mais Martian ne se connaît pas.

SCÈNE III. — PHOCAS, PULCHÉRIE, HÉRACLIUS,
CRISPE.

PHOCAS, à Pulchérie.

Dis, si tu veux encor, que ton cœur la souhaite.

A Héraclius.

Approche, Martian, que je te le répète :
Cette ingrate furie, après tant de mépris,
Conspire encor la perte et du père et du fils ;
Elle-même a semé cette erreur populaire
D'un faux Héraclius qu'elle accepte pour frère :
Mais, quoi qu'à ces mutins elle puisse imposer,
Demain ils la verront mourir ou t'épouser.

HÉRACLIUS.

Seigneur...

PHOCAS.

Garde sur toi d'attirer ma colère.

HÉRACLIUS.

Dussé-je mal user de cet amour de père,
Étant ce que je suis, je me dois quelque effort
Pour vous dire, seigneur, que c'est vous faire tort,
Et que c'est trop montrer d'injuste défiance
De ne pouvoir régner que par son alliance :
Sans prendre un nouveau droit du nom de son époux,
Ma naissance suffit pour régner après vous.
J'ai du cœur, et tiendrais l'empire même infâme
S'il fallait le tenir de la main d'une femme.

PHOCAS.

Eh bien ! elle mourra, tu n'en a pas besoin.

HÉRACLIUS.

De vous-même, seigneur, daignez mieux prendre soin.
Le peuple aime Maurice; en perdre ce qui reste
Nous rendrait ce tumulte au dernier point funeste.
Au nom d'Héraclius à demi soulevé,
Vous verriez par sa mort le désordre achevé.
Il vaut mieux la priver du rang qu'elle rejette,
Faire régner une autre et la laisser sujette :
Et d'un parti plus bas punissant son orgueil...

PHOCAS.

Quand Maurice peut tout du creux de son cercueil,
A ce fils supposé, dont il me faut défendre,
Tu parles d'ajouter un véritable gendre!

HÉRACLIUS.

Seigneur, j'ai des amis chez qui cette moitié...

PHOCAS.

A l'épreuve d'un sceptre il n'est point d'amitié,
Point qui ne s'éblouisse à l'éclat de sa pompe,
Point qu'après son hymen sa haine ne corrompe.
Elle mourra, te dis-je.

PULCHÉRIE.

Ah! ne m'empêchez pas

De rejoindre les miens par un heureux trépas.
La vapeur de mon sang ira grossir la foudre
Que Dieu tient déjà prête à le réduire en poudre;
Et ma mort, en servant de comble à tant d'horreurs...

PHOCAS.

Par ses remerciements juge de ses fureurs.
J'ai prononcé l'arrêt, il faut que l'effet suive.
Résous-la de t'aimer, si tu veux qu'elle vive!
Sinon, j'en jure encore, et ne t'écoute plus,
Son trépas dès demain punira ses refus.

SCÈNE IV. — PULCHÉRIE, HÉRACLIUS, MARTIAN.

HÉRACLIUS.

En vain il se promet que sous cette menace
J'espère en votre cœur surprendre quelque place :
Votre refus est juste, et j'en sais les raisons.
Ce n'est pas à nous deux d'unir les deux maisons;
D'autres destins, madame, attendent l'un et l'autre :

Ma foi m'engage ailleurs aussi bien que la vôtre.
Vous aurez en Léonce un digne possesseur ;
Je serai trop heureux d'en posséder la sœur.
Ce guerrier vous adore, et vous l'aimez de même ;
Je suis aimé d'Eudoxe autant comme je l'aime :
Léontine leur mère est propice à nos vœux ;
Et, quelque effort qu'on fasse à rompre ces beaux nœuds,
D'un amour si parfait les chaînes sont si belles,
Que nos captivités doivent être éternelles.

PULCHÉRIE.

Seigneur, vous connaissez ce cœur infortuné :
Léonce y peut beaucoup ; vous me l'avez donné,
Et votre main illustre augmente le mérite
Des vertus dont l'éclat pour lui me sollicite ;
Mais à d'autres pensers il me faut recourir :
Il n'est plus temps d'aimer alors qu'il faut mourir ;
Et quand à ce départ une âme se prépare...

HÉRACLIUS.

Redoutez un peu moins les rigueurs d'un barbare :
Pardonnez-moi ce mot ; pour vous servir d'appui
J'ai peine à reconnaître encore un père en lui.
Résolu de périr pour vous sauver la vie,
Je sens tous mes respects céder à cette envie ;
Je ne suis plus son fils s'il en veut à vos jours,
Et mon cœur tout entier vole à votre secours.

PULCHÉRIE.

C'est donc avec raison que je commence à craindre,
Non la mort, non l'hymen où l'on me veut contraindre,
Mais ce péril extrême où pour me secourir
Je vois votre grand cœur aveuglément courir.

MARTIAN.

Ah! mon prince! ah! madame, il vaut mieux vous résoudre
Par un heureux hymen à dissiper ce foudre.
Au nom de votre amour et de votre amitié,
Prenez de votre sort tous deux quelque pitié.
Que la vertu du fils, si pleine et si sincère,
Vainque la juste horreur que vous avez du père ;
Et, pour mon intérêt, n'exposez pas tous deux...

HÉRACLIUS.

Que me dis-tu, Léonce? et qu'est-ce que tu veux?

Tu m'as sauvé la vie; et, pour reconnaissance,
 Je voudrais à tes feux ôter leur récompense!
 Et, ministre insolent d'un prince furieux,
 Couvrir de cette honte un nom si glorieux!
 Ingrat à mon ami, perfide à ce que j'aime,
 Cruel à la princesse, odieux à moi-même!
 Je te connais, Léonce, et mieux que tu ne crois;
 Je sais ce que tu vaux et ce que je te dois.
 Son bonheur est le mien, madame; et je vous donne
 Léonce et Martian en la même personne;
 C'est Martian en lui que vous favorisez.
 Opposons la constance aux périls opposés.
 Je vais près de Phocas essayer la prière;
 Et si je n'en obtiens la grâce tout entière,
 Malgré le nom de père et le titre de fils,
 Je deviens le plus grand de tous ses ennemis.
 Oui, si sa cruauté s'obstine à votre perte,
 J'irai, pour l'empêcher, jusqu'à la force ouverte,
 Et puisse, si le ciel m'y voit rien épargner,
 Un faux Héraclius en ma place régner!
 Adieu, madame.

SCÈNE V. — PULCHÉRIE, MARTIAN.

PULCHÉRIE.

Adieu, prince trop magnanime,
 Prince digne en effet d'un trône acquis sans crime,
 Digne d'un autre père. Ah! Phocas! ah! tyran!
 Se peut-il que ton sang ait formé Martian?
 Mais allons, cher Léonce, admirant son courage,
 Tâcher de notre part à repousser l'orage.
 Tu t'es fait des amis, je sais des mécontents:
 Le peuple est ébranlé, ne perdons point de temps;
 L'honneur te le commande et l'amour t'y convie.

MARTIAN.

Pour otage en ses mains ce tigre a votre vie;
 Et je n'oserai rien qu'avec un juste effroi
 Qu'il ne venge sur vous ce qu'il craindra de moi.

PULCHÉRIE.

N'importe; à tout oser le péril doit contraindre.

Il ne faut craindre rien quand on a tout à craindre.
 Allons examiner pour ce coup généreux
 Les moyens les plus prompts et les moins dangereux.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I. — LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

Voilà ce que j'ai craint de son âme enflammée.

EUDOXE.

S'il m'eût caché son sort, il m'aurait mal aimée.

LÉONTINE.

Avec trop d'imprudence il vous l'a révélé.
 Vous êtes fille, Eudoxe, et vous avez parlé:
 Vous n'avez pu savoir cette grande nouvelle
 Sans la dire à l'oreille à quelque âme infidèle,
 A quelque esprit léger ou de votre heur jaloux,
 A qui ce grand secret a pesé comme à vous.
 C'est par là qu'il est su, c'est par là qu'on publie
 Ce prodige étonnant d'Héraclius en vie;
 C'est par là qu'un tyran, plus instruit que troublé
 De l'ennemi secret qui l'aurait accablé,
 Ajoutera bientôt sa mort à tant de crimes,
 Et se sacrifiera pour nouvelles victimes
 Ce prince dans son sein pour son fils élevé,
 Vous qu'adore son âme, et moi qui l'ai sauvé.
 Voyez combien de maux pour n'avoir su vous taire.

EUDOXE.

Madame, mon respect souffre tout d'une mère,
 Qui, pour peu qu'elle veuille écouter la raison,
 Ne m'accusera plus de cette trahison;
 Car c'en est une enfin bien digne de supplice
 Qu'avoir d'un tel secret donné le moindre indice.